

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

BULLETIN
de
L'ACADÉMIE des SCIENCES et LETTRES de MONTPELLIER

N° 63

Année 1933

Bureaux de l'Académie pour l'année 1934

Bureau Général

MM.

<i>Président</i>	DAINVILLE (M. DE).
<i>Vice-Président</i>	CABANNES (J.).
<i>Secrétaire général</i> .	MERCIER-CALVAIRAC LA TOURRETTE (G.)
<i>Secrétaire général</i> <i>adjoint</i>	CARRIEU (M.).
<i>Trésorier</i>	GUIBAL (J.).
<i>Bibliothécaire</i>	BEL (H.).
<i>Directeur du Bulletin</i> <i>de l'Académie</i>	GIRAUD (Marcel).

Section des Sciences

<i>Président</i>	HOLLANDE.
<i>Vice-Président</i>	GIRARD.
<i>Secrétaire</i>	GRANEL DE SOLIGNAC (F.).

Section des Lettres

<i>Président</i>	LAFONT (A.).
<i>Vice-Président</i>	GRANIER (Chanoine M.).
<i>Secrétaire</i>	GUENOUN.
<i>Secrétaire adjoint</i> .	AMADE (J.).

Section de Médecine

<i>Président</i>	CARRIEU (M.).
<i>Vice-Président</i>	ROUFFIANDIS.
<i>Secrétaire</i>	GIRAUD (M.).

jetai, il y a quelques mois, sur le papier, un des plus grands biologistes contemporains, le professeur Charles RICHET, qui est aussi un philosophe profond, et qu'un de ses amis a bien voulu me communiquer :

« Le *microcosme* égale mille milliards d'atomes dans un demi-milligramme d'hydrogène.

» Le *mégacosme*, nébuleuse, égale mille millions d'années lumière.

» Le *biocosme*, où nous vivons.

» Moquons-nous du mégacosme, comme trop grand, et du microcosme, trop petit : ... cultivons notre jardin ».

C'est ce que vous avez fait, Monsieur, et vous avez eu une bonne récolte. C'est pour cela que l'Académie est heureuse de vous recevoir ce soir parmi ses membres ; elle ne pouvait mieux choisir, pour occuper dignement la place de notre regretté collègue : M. CAZALIS DE FONTDOUCE.

Réception de M. ARNAL

Discours de M. ARNAL

MESSIEURS,

J'aurais eu bien peu de discernement si je n'avais rapporté au Corps, dont je fais partie, la raison de l'honneur qu'est votre appel à prendre place parmi vous. La Faculté libre de Théologie protestante, montpelliéraine, matériellement, depuis le lendemain de la guerre, l'était, intellectuellement, depuis un passé lointain ; en quittant les bords brumeux du Tarn pour les clairs horizons des collines et des lames languedociennes, la plupart d'entre nous revenaient près de l'Université qui leur avait accordé des diplômes de baccalauréat, de licence ou de doctorat ; et, si l'Université d'hier a conféré des titres, l'Université d'avant-hier avait fait plus : elle avait donné un éminent collègue à nos prédécesseurs, en la personne de Daniel ENCONTRE, ancien doyen de la Faculté des Sciences, devenu professeur de dogmatique à la Faculté de Théologie.

Mais la cause est une chose, l'effet est une autre chose; la cause impersonnelle n'a pas diminué la confusion que je ressens devant l'effet personnel; grande confusion mais plus grande gratitude encore, s'il est possible, et dont j'éprouve toute la profondeur en prenant possession aujourd'hui du privilège que je tiens de votre choix.

J'aurais besoin, Messieurs, de ne m'aventurer qu'après bien des précautions oratoires, dans le « discours d'usage », que la tradition académique impose aux récipiendaires. Cependant, vous avez enveloppé de sympathie cette épreuve, en déclarant le candidat reçu par avance, même s'il s'avérait inférieur à l'honnête moyenne; de plus, j'ose espérer que la bienveillance dont vous avez fait preuve à mon égard, quand vous délibérez en comité secret, me restera acquise dans votre rôle — j'aime mieux ne pas dire de « juges », quoique le terme soit peut-être, et je le redoute un peu, le terme juste — dans votre rôle d'auditeurs en séance publique; enfin, vous m'avez assigné une tâche dont la difficulté s'accompagne de joie puisque, devant vous parler du doyen Léon MAURY, c'est d'un ami vénéré que je vous parlerai.



Né à Nîmes, donc à demi-Romain, si l'on en croit le poète inspiré par CLIO comme par POLYMNIE, Léon MAURY avait la haute taille, la carrure, la prestance que la statuaire prête aux fondateurs de la *Colonia Nemausensis*; mais il ne rappelait pas les visages empreints de sévère superbe, voire de rudesse, que l'on retrouve dans les effigies de l'époque et dans certains profils du temps présent; son visage, à lui, était marqué d'un sourire, et de cette vertu, la plus belle peut-être des vertus humaines, qui se nomme la bonté. Intellectuellement, il avait hérité des qualités d'ordre, de mesure, de rectitude qui caractérisent les orateurs, écrivains et législateurs de la Rome ancienne; il les enrichissait de finesse, de spontanéité, de souplesse, plus répandues autour du Parthénon qu'autour du Colisée. Cette double dotation originelle explique son penchant premier pour les mathématiques et les sciences exactes qui l'orienta d'abord vers Polytechnique, puis son penchant plus fort pour les lettres, qui le conduisit à l'Université de Montpellier. Ce fut pourtant une autre influence, plus proche et plus précise,

qui l'emporta; fils, par ses ancêtres maternels, de la terre sacrée où s'affirma la puissance souveraine de l'Esprit, descendant d'une lignée de croyants, le Cévenol sentit s'illuminer, s'affirmer les prédispositions de son hérédité et de son éducation, devenir ce quelque chose de mystérieux et d'impérieux qui constitue une vocation, et, l'ayant délibérément envisagée, librement confirmée, il se résolut à être pasteur.

De consciencieuses études, durant trois années passées à la Faculté de Montauban, lui acquirent les connaissances spéciales requises; il apprit aussi, en parcourant le champ de la théologie, que tout se tient dans l'homme et dans le monde, que les disciplines intellectuelles n'ont pas de cloisons étanches les séparant l'une de l'autre, que celui qui veut conduire vers un haut idéal doit se faire tout à tous, par suite, et dans la mesure du possible, être informé de tout pour être auprès de tous un guide compétent. Désireux de situer ses idées religieuses dans le domaine de la pensée contemporaine, il fut, tour à tour, auditeur des maîtres français, à la Sorbonne, au Collège de France, et des professeurs en renom, dans les Universités allemandes.

Qu'il avait raison, ce jeune théologien, d'estimer que le croyant ne saurait être semblable à l'une de ces monades dont le philosophe de Leipzig certifiait qu'elles n'avaient pas de fenêtres ouvertes sur l'extérieur; d'estimer que la religion ne saurait être cette « Privatsache » dont quelques symbolistes, en proie à la peur de penser, voulaient préserver l'intégrité en l'isolant des conflits des doctrines et des luttes des hommes; d'estimer que, pour agir sur ses semblables, même dans le cadre le plus humble, il fallait pénétrer leurs aspirations, leurs besoins, leurs désirs proclamés ou secrets; d'estimer qu'il n'y a pas d'idées pures, d'idées en soi, d'idées transcendantales, menant une ronde impassible dans l'infini des spéculations métaphysiques, mais que toute idée, y compris celles qui portent les épithètes de « pures, en soi, transcendantales », toute idée est une puissance en acte ou en devenir. Les idées sont comme ces lacs de haute altitude, à la lisière des neiges éternelles; verts, gris ou bleus, on dirait à les voir de loin les yeux de la grande montagne contemplant la clarté du ciel; mais par leurs déversoirs, ils laissent descendre dans la vallée les eaux intarissables dont l'homme transformera la force en lumière et en chaleur. Ainsi, tantôt à effet immédiat, tantôt à effet indirect,

les idées apportent dans la vie, de la bonne volonté, de la paix, de l'espérance... quand elles sont vraies et justes; fausses et mauvaises, elles jouent également; il arrive que la fusion trop rapide du glacier ou le choc d'une avalanche, rompant la digue du lac, libère une masse liquide dont la ruée dévastatrice emportera l'homme et sa demeure et ses biens, comme une inutile poussière.

Le premier ouvrage de Léon MAURY était consacré à ce problème de la répercussion des idées, à propos des *Origines du Gnosticisme*. Philosophie nébuleuse — ce qui n'est pas un mérite, même pour une philosophie — le Gnosticisme, répandu au second siècle sur toute la surface de l'empire romain, différencie et oppose la foi du simple fidèle et la gnose, la connaissance accessible aux seuls initiés; tour à tour allié du christianisme naissant ou son adversaire, il prétendait, dans le premier cas, le réformer; dans le second cas, le dépasser. L'auteur repoussait l'hypothèse qui considère le Gnosticisme comme un développement naturel du Christianisme; son apparition est antérieure à notre ère, et une irréductible opposition sépare les deux principes fondamentaux de la métaphysique gnostique pour laquelle connaître est le bien suprême et de la religion chrétienne pour laquelle aimer est le suprême devoir.

Ce devoir, il le mit en pratique, très simplement, comme il faisait toutes choses, dans son église de Nages. Au pied de son oppidum gaulois, dans un cercle de collines, à demi vêtues de lavandes et d'oliviers, qui rappelle, selon l'heure et le jour, les collines d'Ombrie ou les collines de Judée, Nages vit pendant dix ans son pasteur s'associer à la vie des plus humbles comme à la vie des plus favorisés, les uns et les autres bénéficiaires, au même titre et au même degré, de son affection et de son zèle. Le contact avec les volontés, les tendances, les mentalités que les incidents de l'existence quotidienne révèlent si multiples, si diverses au sein même d'un milieu d'apparence uniforme, ne peut que confirmer un conducteur d'âmes dont la certitude que telles idées, de préférence à d'autres, parfois à l'exclusion d'autres, telles idées, si elles ne sont point une survivance superficielle de la coutume, une superficielle influence de la société, mais une conviction consciente, une affirmation personnelle, amènent l'homme sur un plan supérieur de spiritualité et de moralité. Ce progrès, auquel la foi religieuse con-

vie tout l'être humain, esprit, cœur et corps, est-il une illusion du stade de l'enfance ou le but de l'homme digne de son nom et de sa destinée? Léon MAURY entreprit de confronter, sur ce point, de façon objective, quoique ayant résolu la question pour lui-même, les littératures, les histoires, les philosophies et consigna le résultat de sa vaste enquête dans un *Essai sur les Origines de l'Idée du Progrès*. D'ARISTOTE, de LUCRÈCE, de SÉNÈQUE, jusqu'à Auguste COMTE, SPENCER, LÉOPARDI, en passant par BACON, RABELAIS, PASCAL, BOSSUET, pessimistes et optimistes, croyants et athlées déposèrent. De leurs témoignages, dont on attendait moins de concordance, étant données les contradictions des systèmes, était dégagée cette résultante que le progrès apparaît comme une tendance, comme un instinct, comme une loi, une loi que les philosophes et les historiens découvrent dans le développement du monde moral, que les savants découvrent dans les évolutions de la nature, une loi donnée avec l'être et la vie. Sans doute l'auteur ne dissimulait point ses opinions personnelles; sa conclusion, toutefois, s'apparentait à celle d'un philosophe indépendant à l'égard du christianisme; Marie CARO affirmait que le progrès était solidaire de la moralité humaine, Léon MAURY précisait: le progrès se réalisera dans la mesure où le cœur de l'homme sera changé.

Parallèlement à cette exploration, d'ordre plutôt théorique, il avait procédé à une vérification pratique, si je puis ainsi qualifier l'examen de l'important mouvement religieux qui se produisit en France et en Suisse au commencement du XIX^e siècle. Ce mouvement, que la terminologie de l'Eglise appelle « un réveil », peut garder la même qualification dans le langage courant: il est un renouveau, un épanouissement de la foi, un rayonnement de la conscience morale. Avec un art très sobre, une patience minutieuse, un souci du détail qui éclaire les grandes lignes (en deux volumes in-8°), Léon MAURY, historien et psychologue, ressuscitait les personnages et les événements de près d'un demi-siècle, suivait la progression d'abord lente de ce printemps spirituel, rapportait les critiques formulées — car dans tous les domaines les dormeurs s'insurgent contre les éveilleurs et les partisans du *far-niente* passent soudainement à l'action contre les réformateurs — décrivait l'ampleur de son action de plus en plus profonde, de moins en moins contestée, la transformation décisive qu'il opérait dans les vies indivi-

duelles et dans la vie sociale, la vie sociale dont la moralité dépend de la moralité des vies individuelles, comme la santé d'un corps dépend de la santé de chacun de ses membres.

Corroborée rationnellement, expérimentalement, cette conviction demeurait chez le Doyen Léon MAURY une croyance religieuse. Son christianisme ne se réduisait pas à l'individualisme; il était cela d'abord, et justement, les individus étant les cellules composantes de l'organisme social, mais ce n'était là qu'un point de départ. Sa prédication de pasteur, son enseignement de professeur, mettaient sans cesse en garde ses auditeurs et ses étudiants contre l'erreur d'une foi religieuse qui ne serait pas génératrice d'action, qui n'aboutirait pas à un service social. Dans le beau livre, *Discours et Etudes*, de haute pensée, de forme pure et ferme, les pages les plus remarquables sont écrites sous les titres: *la Religion du Sacrifice, la Charité, la faim des Multitudes, Ouvriers avec Dieu*. Quand il monta dans la chaire où, sur la proposition de l'unanimité des églises, l'appela, en 1895, le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, il demanda qu'à la désignation de *Théologie pratique* fut ajouté le complément *et des Questions sociales*. Ces mots étaient une profession de foi, tout un programme. Le Christianisme ne saurait ressembler à l'arbre stérile dont le Maître avait dit à ses disciples: « Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement? », s'il était authentique, il était, en même temps qu'une religion personnelle, une religion de la solidarité humaine et de l'humaine fraternité.

Le Doyen MAURY voyait dans le Christianisme le plus puissant facteur, capable de changer la terre, où domine le mal, en une terre nouvelle, où la justice habiterait. D'autre part, il était historien trop averti pour espérer une telle évolution, une telle révolution des délibération de quelques assemblées ou des votes de quelques congrès, psychologue trop perspicace pour attendre de quelques institutions, de quelques lois, l'indispensable changement des âmes. Le suivre dans ses travaux postérieurs, ce serait faire les mêmes constatations, répéter les mêmes remarques. Signataire de maintes publications sur des problèmes de doctrine ou des sujets d'actualité, président ou membre de maintes associations, orateur choisi dans maintes solennités, conseiller écouté dans maintes assemblées délibérantes, toujours fidèle à ses principes, il travailla au salut social en posant

comme condition première du succès de cette croisade, la rénovation des cœurs et des volontés. Quand il s'arrêta, au terme de sa route trop courte, de son œuvre trop brève, il laissait derrière lui, dans notre monde, un peu plus de cette bonté dont j'ai dit qu'elle était un trait de sa physionomie mais qui était essentiellement un reflet de son âme.

Je le revois, debout, devant la villa qu'il avait occupée pendant les vacances, au versant du col de Voza, sur la vallée de Chamonix. Notre long entretien n'avait pas été marqué d'un grand optimisme; une heure grave présentait des difficultés qui nous avaient paru malaisées à surmonter. Au dernier tournant du sentier, je m'arrêtai pour un geste d'adieu. Le soir d'automne était rapidement venu; déjà l'ombre montait à l'assaut des sommets. Levant le bras, il dirigea mes regards vers ce qu'il contemplait lui-même. Les premières tombées de neige avivaient la blancheur des névés que les aires rouges bordaient d'une somptueuse draperie de pourpre; dans un *crescendo* sans pareil, les aiguilles dressaient leurs flèches d'or entre lesquelles les couloirs de glace reflétaient encore l'incendie du couchant; le ciel, d'un bleu sombre au zénith, était d'un bleu tendre autour de la dentelle aérienne des granits, d'un vert limpide à l'horizon plus lointain; une paix et une sérénité indicibles planaient sur les grandes cimes.

Et j'ai gardé en moi, comme une exhortation muette, la vision de cette main tendue: c'est en haut qu'il faut regarder, c'est d'en-haut que vient la lumière.

Réponse de M. MERCIER-CAVEYRAC

MONSIEUR,

Il y a six ans, j'avais la charge, agréable d'ailleurs, de répondre à M. le Doyen MAURY, qui prononçait, en prenant place parmi nous, l'éloge de M. BERTHELÉ. Déjà je m'étonnais de cet illogisme qui m'amenait à donner la réplique à un théologien, et voici que je suis un récidiviste, c'est-à-dire un coupable ne méritant aucune excuse, car, je dois l'avouer, je n'ai fait, depuis ce temps-là, aucun progrès en théologie; et mon embarras reste le même; que dis-je, il s'accroît de tout le temps perdu à ne pas apprendre la Théologie!

De votre prédécesseur, vous avez parlé en collègue qui a participé aux travaux d'un collègue et qui peut apprécier son œuvre au jour le jour, mais aussi comme peut seul s'exprimer un ami. Et, le connaissant bien, vous avez eu raison d'insister sur la bonté de M. Léon MAURY. Certes, l'homme n'est pas bon par nature, n'en déplaise à Jean-Jacques ROUSSEAU. On ne naît pas bon, mais on peut le devenir, en y mettant son application. M. MAURY avait fait cet effort salutaire. Souhaitons cette application et cette réussite à notre voisin, à notre ennemi et aussi à nous-même; alors, notre vie ne sera pas tout à fait inutile!

La vôtre, Monsieur, fut bien remplie. Cévenol, comme votre prédécesseur, vous êtes, avec beaucoup d'entre nous, venu de la montagne vers la plaine. L'homme, comme le fleuve, descend naturellement vers la mer. Ici, vous êtes au terme: permettez-moi de noter quelques étapes de votre chemin.

Vous avez fait vos études au Lycée de Nîmes, et la Faculté des Lettres de Montpellier vous a compté parmi ses élèves; puis vous êtes entré à la Faculté de Théologie de Montauban, décision grave qui devait orienter votre vie, car cette décision était une vocation. Après Montauban, c'est en Allemagne qu'il vous a convenu d'aller compléter vos études; vous deviez en rapporter les matériaux de deux de vos ouvrages; vous en avez rapporté aussi un sentiment profond: au contact de l'Allemagne, vous vous êtes senti plus Français que jamais, et déjà — c'était en 1897 — vous aviez compris que votre génération ne passerait pas sans que l'orage, qui se formait de l'autre côté du Rhin, ne vint s'abattre sur nous. C'est que vous aviez vécu de la vie des étudiants allemands, vous les aviez entendus — les étudiants en droit surtout — s'exalter en une sorte d'excitation mystique pour la plus grande Allemagne, qui devait, tôt ou tard, amener un conflit sanglant, et, par comparaison du passé avec l'état actuel, vous estimez aujourd'hui que l'hitlérisme est la manifestation du même esprit, un accident nécessaire de la même diathèse. Il est bon que des esprits informés comme le vôtre nous mettent en garde contre de dangereuses illusions!

La liste de vos principaux ouvrages:

Les postulats Kantiens dans la philosophie néo-criticiste (1896);

La personne du Christ et le rationalisme allemand contemporain (1904);

L'Humanité du Christ selon l'épître aux Hébreux (1906),
La Philosophie religieuse de Charles Renouvier (1907);
La personne humaine dans les Evangiles (1911),

vous classent dans une catégorie spéciale : vous êtes un théologien. Or, les théologiens inspirent, d'habitude, aux profanes plus de respect que d'attraction. Ils apparaissent à certains comme des personnages importants et redoutables, dont on a envie de faire le tour, comme on contemple d'en bas les hautes murailles d'une place forte, où il n'est pas permis d'entrer, à moins de posséder le mot de passe — et tout le monde ne l'a pas ! Essayons tout au moins de regarder par la serrure ! Au surplus, il ne s'agit pas de vous juger : vous n'êtes pas ici en Sorbonne, j'entends la Sorbonne d'autrefois, du temps de SAINT LOUIS et du grand ARNAULD, et nous ne disposons plus des mêmes pouvoirs de censure !

Après avoir exposé dans votre premier livre les principes de la philosophie de KANT, vous les résumez, avec SECRÉTAN, dans une proposition essentielle. KANT, dites-vous, s'est proposé de dresser l'inventaire des vérités *a priori*, d'après lesquelles l'esprit se dirige dans l'exercice de ses diverses facultés. Le principe de causalité est une de ces vérités *a priori*. Sans *a priori*, pas d'expérience possible ; l'expérience se fait d'après certaines règles...

A cette thèse, vous opposez celle de RENOUVIER et de son néo-criticisme. L'erreur capitale du système kantien, dites-vous, après lui, est de recourir dans ses explications aux essences nouménales : supprimer l'existence intelligible et vaine de ces choses en soi pour rendre seul réel l'ordre des phénomènes, est la tentative de RENOUVIER.

Le néo-criticisme a toutes vos préférences, d'autant plus que vous lui attribuez la valeur d'une méthode encore plus que la valeur d'une doctrine. Ce serait une raison de plus, à côté de beaucoup d'autres, de préférer la thèse française.

De la philosophie vous vous élevez sur le plan de la religion, et la transition est toute naturelle, puisque, d'après le néo-criticisme, là où s'arrête la philosophie commence la religion proprement dite ; par suite, la doctrine philosophique est d'une importance capitale, puisqu'elle est la base du dogme religieux — et vous définissez la théologie « la philosophie de la religion ».

Sur ce plan supérieur, vous combattez sans ménagements les thèses que présente le rationalisme allemand contemporain, tout à fait faussé, dites-vous, par sa négation du surnaturel, par la position que sa philosophie lui impose en exégèse et en dogmatique.

Supprimant le surnaturel, le rationalisme annihile toute action vraie de Dieu dans l'homme et dans le monde. Dieu est rejeté hors du monde de la vie dans une immutabilité morne et froide!...

Heureusement vous connaissez un autre Dieu plus proche, plus vivant et plus consolant!

Et dans le même ordre de pensée, vous étudiez l'humanité du Christ et la personne humaine dans les Evangiles; et votre discussion sur les textes grecs eux-mêmes établit votre connaissance profonde de la langue grecque, comme si vous aviez fréquenté les écoles d'Athènes ou d'Alexandrie. Ici vous touchez au mystère des mystères; vous vous penchez sur le grand abîme. Pour le sonder, il y faut plus que toute l'intelligence humaine, et peut-être est-il dans les desseins de Dieu de ne pas nous laisser voir plus avant? Votre foi supplée aux lacunes de l'intelligence; la foi va plus loin que la vue, plus haut que l'esprit!

Mais le théologien — vous l'avez dit, mieux encore, vous l'avez mis en pratique — ne doit pas s'isoler dans sa tour d'ivoire et s'enchanter de spéculations métaphysiques; il doit descendre sur le terrain des faits, dans les débats de la vie quotidienne, pour y remplir son rôle d'annonciateur des temps nouveaux. Vous avez tenu à servir dans une paroisse; successivement pasteur dans la Gironde et dans le Lot-et-Garonne, en plein pays des Cadets de Gascogne. Ce que fut votre ministère, je n'ai pas à le dire; en tous cas, je sais ce que vous avez emprunté à vos paroissiens, si vous ne le teniez déjà, leur panache!

Ce panache — ô le joli emblème français, fait de bravoure et de volonté de servir au soulagement de la souffrance humaine, vous l'avez emporté, en 1914, au régiment de la légion étrangère, où l'on vous affecta comme aumônier. Or, ce régiment faisait partie de la fameuse division marocaine, que commandait le général DEGOUTTES, une division qui ne resta pas précisément à l'arrière. Partout où il y avait un coup de tam-

pon à donner, au plus fort de la mêlée, la légion étrangère était là. Et, comme vous aviez une mauvaise habitude, celle de suivre la première vague d'assaut, dépassant ainsi votre devoir, on vous a vu, en 1915, aux premiers rangs de l'attaque de Champagne, en 1916, à Noyon et à Lassigny, en 1917, sur les monts de Champagne, puis à Verdun, notamment à la reprise de la cote de l'Oie, en 1918, à la rupture du front allemand sous Château-Thierry, qui fut le signal de la débâcle ennemie. Et tout cela n'allait pas sans quelque accident! Vous avez reçu trois blessures; à la dernière, le médecin-major, qui vous ramassa, rendant compte au colonel, s'exprima ainsi — excusez le terme exact: « L'aumônier protestant est foutu; c'est bien dommage! » Courte et magnifique oraison funèbre! Et vous avez la chance qu'on puisse vous la répéter et vous la faire entendre en face!

La récompense devait venir; elle s'est manifestée sous la forme d'une croix de la Légion d'honneur, que vous décerna le général de Metz, sur le champ de bataille, et par cinq citations, dont quatre à l'ordre de l'armée et une à l'ordre du corps d'armée. Mais la plus belle récompense ne fut-elle pas pour vous la satisfaction du devoir simplement accompli jusqu'au bout?

En mars 1919, seulement, vous étiez démobilisé. Alors, vous avez retrouvé vos fonctions de professeur à la Faculté de Théologie, qui, de Montauban, passait à Montpellier. Avec quelle satisfaction vous avez repris vos cours interrompus pendant cinq années! A vos étudiants vous rapportiez le fruit de l'expérience que donne la vie à ceux qui ont osé regarder leur devoir en face, le résultat des méditations solennelles, qui durent être souvent les vôtres, et la valeur de votre exemple. Quelles belles leçons sont ainsi sorties de votre enseignement!

Aussi, l'Académie, qui est heureuse de vous accueillir pour tous vos titres, ne manquera pas de joindre à sa satisfaction un brin de fierté!
